

Joachim Séné

Village



*le laboureur suivait le sillon
qui tournait au milieu du ciel*

PIERRE GARNIER. 1939-Santerre

Je me souviens de toi. Tu joues au ballon dans l'ancienne cour de ferme – anciens clapiers, ancien poulailler, ancien pigeonnier, ancienne grange à paille, tous devenus atelier, débarras pour outils de jardin, local poubelles, garage à vélos, garage à voitures –, carrée de briques rouges et tuiles rouge nuage, gouttières qui ont charrié combien de pluies et d'orages, liseré métal en ce décor rouge, le tout enserre une pelouse vert sombre qualité sport ombragée d'un vieux marronnier au tronc large comme une table de salon, un vieux tronc d'avant nous, ridé et calme poussant ses branches au-dessus de la pelouse, au-dessus des toits des clapiers qui ont conservé leur nom, s'ils ont perdu leur fonction. Vue de la cour, la maison a deux grands yeux sévères : fenêtres du salon et de la salle à manger de part et d'autre de la porte d'entrée qui est un rectangle blanc aux carreaux gris translucides, mais de l'extérieur seule l'ombre de l'intérieur paraît. Elle a le front bas

cette maison et ta chambre est à l'étage, un Velux essaie parfois d'aérer les vieux souvenirs. À l'arrière du crâne, le grenier, poussière et noir et blanc, vieilles valises de cuir comme on n'en voyait déjà plus alors, ta mère garde tout depuis toujours et sa mère avant elle : photos de famille, vêtements d'enfants, pendentifs, une broche de cheveux et quelques autres objets qu'on découvre au grenier sans qu'ils aient besoin d'y être rangés.

Tu as dix ans, par la fenêtre de la salle à manger je te vois regarder la cour de pelouse divisée par le chemin dallé. Au bout du chemin la grille de fer forgé est comme une deuxième fenêtre sur le bandeau gris de la rue où passent voitures, marcheurs, enfants qui jouent, tracteurs, chevaux et chiens et tu vois enfin les champs – disons qu'ils sont de blé au début de l'hiver et que de jeunes pousses vertes forment un duvet sur la terre froide, jusqu'à l'horizon bordé de platanes de la nationale ; c'est la direction de l'est.

Devant la grille et devant les murs crépis de blanc, de l'autre côté de la rue, les deux champs de blé, de pommes de

terre, de petits pois. Jamais en jachère, bien qu'ils le furent, sans doute, il y a cent ans ou plus. Ces deux champs sont le plus souvent de cultures différentes et ne s'entendent guère : séparés par une haie géante de hauts peupliers, saules, chênes, pommiers, noisetiers, sureaux, ronciers, orties, pierres tranchantes et ombres cachées sur l'étroit chemin de terre et de cahots, premiers baisers, premiers ébats, premiers petits animaux torturés, premier feu de paille.

La rue où tu vis est en cul-de-sac, il n'y a rien en sortant à gauche, qu'au bout le cimetière du Village. Devant le cimetière la route s'essouffle en petits cailloux et en poussière grise, idéal pour les dérapages à vélo, après cinq cent mètres à fond la caisse. Mais le soir il te faut vite rentrer car nous connaissons, du Village, les histoires de fantômes qui, faits de fumée blanche, sortent des tombeaux pour agripper tes roues de vélo, tes chevilles, et te tirer à eux et tout ce qui restera de toi alors sera la trace de tes mains essayant de se retenir au gravier des allées. Pour aller au cimetière, grand plateau, petit braquet, longeant

les haies sauvages, devinant au passage dans les fourrés les animaux enragés qui grognent et menacent, les animaux prédateurs qui te courent après, leur souffle au rythme de ton pédalier, le vol continu des balles perdues des chasseurs, les fantômes des soldats morts. Car tu le sais : le plat pays du Santerre est le sang de la terre, c'est là que tu vis. Et les briques des maisons sont de terre rouge. Et ces obus trouvés dans les champs. Et tous ces cadavres que tu sais sous le limon, nourrissant haricots et patates, tous ces soldats morts à chaque guerre depuis mille ans, chaque guerre se plaît à jouer ici depuis sûrement plus de mille ans, les flèches du Moyen Âge et les obus du XX^e siècle partageant un goût pour ces horizons plats à faible densité de population.

L'ancienne briqueterie, au bord d'un bois. Ne restent qu'une cheminée et des briques en tas. Tu en ramasses une, tu la soupèses et tu as l'impression de tenir le pays dans ta main. Et dire que ta maison est faite de ça... Pouvoir la lancer et qu'elle casse, qu'il ne reste rien que la poussière de la cour et de la rue, la poussière soufflée

depuis les champs par un vent horizontal et plat comme l'horizon, un vent qui peut, l'hiver, coucher la fumée des cheminées, effacer la fumée et la cheminée, et la maison dessous, sous la bruine blanche, le brouillard, l'oubli... Que cela soit possible te donne envie de partir pour la ville, même sans jamais y avoir mis les pieds car Lacour, à cinq kilomètres, n'est bien sûr pas une ville, malgré ses quatre ou cinq mille habitants et son supermarché avec grand parking et station essence. Une brique seule, tu as vu ce qu'une brique seule peut avoir de léger, de sec et cassant. Morceau de sucre rouge du Santerre, et l'Histoire enfermée dedans qui peut aussi casser, s'oublier, mais tout est dans la terre, tu le sais quand les pièces de monnaie, les obus, les balles remontent, bien des années plus tard.

Partir pour une ville, n'importe laquelle, c'est l'idée de ville qui te guide. L'idée de ville, celle de la télé, Los Angeles, San Francisco, les autoroutes et le désert, exactement ton autoroute vers l'ouest, à quelques kilomètres du Village, qui traverse les champs poussiéreux l'été

avec leurs ombres de moissonneuses et de peupliers qui se découpent sur l'horizon rouge, c'est cette autoroute de série télé que tu veux prendre, plus tard pour atteindre cette ville sous laquelle il n'y a pas de terre, rien que du bitume coulé sur un plus vieux bitume, lui-même coulé sur des pavés, ceux de la ville quand elle fut construite à même la terre, une terre si ancienne que sans guerre ni souvenirs, peut-être.

Le Village. Deux routes perpendiculaires se coupent en son centre, quatre rues, un centre, leurs perspectives vers les points cardinaux. Plan de ton enfance.

L'est apporte le froid, le matin le soleil, avec sa lumière blanche, dépose le givre sur la pelouse et, l'hiver, la neige. L'est amène ta famille car là-bas, qui borne l'horizon, il y a la nationale bordée de ses platanes et ils arrivent tous de là, en voiture. L'est apporte la nuit, le noir teinté d'abord l'est. Tout ça : évidences, clichés, qui semblent faire marcher le monde, et c'est bien là que tu vis, et les clichés sont ton seul bagage de sens. L'est apporte l'éveil lent et fondu qu'a le mouvement des branches dans tes rêves végétaux. Mais l'est, c'est d'abord la pelouse de la cour, verte, puis la rue, grise, et le champ, variable, et le gel, gris pâle, et la neige, blanche, et quoi plus loin, de plus en plus blanc, jusqu'à l'infini ? Une frontière, sans doute infranchissable pour toi, car au-delà de la ligne de bitume et de platanes : rien. D'autres champs, tu sais

d'autres villages, mais une ville peut-elle se trouver à l'est ? Quelle ville de givre pourrait supporter le poids des hommes ?

L'ouest, vers où va l'autoroute, qui vient du sud, en un léger virage. Tu aurais pu, dans le cliché de ton esprit, marquer le contraire pour cette borne ouest : que l'autoroute vienne de l'ouest et fonce vers la lumière du sud, tout enfin clair et chaleureux mais, quand tu la regardes depuis ta chambre à l'étage, sur la pointe des pieds dernière marche d'un escabeau le menton posé sur le rebord du Velux, la perspective donnée par l'orientation de la maison, la courbe de l'autoroute vers celle de l'horizon est autre, c'est comme ça, vers l'ouest, et la nuit il y a le halo des phares jaunes (puis blancs, avec les années et les normes) qui sert de décor au long et continu défilé des phares rouges qui partent. Ruée mécanique vers l'ouest, ruée au bout de laquelle tu ne sais voir qu'une ville : la nuit appelle encore plus que le jour. L'ouest, le soir d'été, le ciel sans nuage, capot métallique bleu-orange au-dessus du désert, ces champs récoltés, quand les voitures, les camions, dans un boucan d'urgence

foncent vers l'horizon, le bruit de leur moteur mourant quelque part entre les champs, les arbres, le cuivre bleu du ciel ; ce crépuscule couleur d'un bord de ville, d'une ville toute proche, cachée juste derrière l'horizon, affamée, nourrie de tous ces véhicules aux yeux rouges. L'ouest, le plat terreux, le ciel creux du soir aux reflets de chrome, le goût d'Arizona de tout ça, hérissé des peupliers grands cactus, et des diplodocus agricoles en sommeil.

Le sud brillant, trop de chaleur, autre cliché, autre fondation sans laquelle le sol de terre s'écroule, le sud comme tenu là-haut par un soleil boule, ignoré par l'attente de la pluie. Après la récolte, tu aimes aller là-bas faire du vélo dans les champs de pommes de terre dont le sol est bien tassé par les roues de l'arracheuse. Piste, glissade, autoroute de terre, seul à circuler dessus. Le sud est cul-de-sac, l'autoroute coupe la campagne de son rouleau odorant, son vacarme noir de Styx, les ponts sont des bornes et puis tout est trop loin, éblouissant. Une ville là-bas ? Une ville de feu à éviter, peut-être. Chaque jour, la famille qui part au travail, au collège,

faire les courses, c'est par la route du sud, qui saute par-dessus l'autoroute, qu'elle revient au Village, le soir. Le sud est le soir. Soir d'hiver on y cherche la chaleur, les dernières lueurs de la vie. Soir d'été on y cherche Vénus, première à éclairer la nuit. Soir de semaine on y cherche les phares du père qui rentre de l'usine, ceux du car scolaire avec la sœur, silhouettes dessinées par l'absence. Soir de mercredi c'est toi qui reviens, avec la mère, du supermarché. Soir de week-end parfois tu es resté avec un ami, un voisin. Le sud des départs, l'été, grandes vacances, cette route plus court chemin vers le péage, direction beau temps et plage ; cliché respecté, le monde se construit, lieu commun, banal simplement, heureusement lisible.

Au temps de tes premiers tours de roue devant ta maison, qui est celle la plus au nord du Village, il y a, au sud de ta rue, une frontière qui marque le centre, stop à ne pas dépasser pour cause de rue principale dangereuse, symbolisé par le noyer de la maison du vieux Glaise, sur le trottoir de pelouse devant chez lui où, sous ses fenêtres, poussent hortensias et fougères.

Terre noire et stérile sous les branches basses et sombres du noyer, rien ne pousse que l'ombre sous cette borne vénéneuse, amer brou où tout pourri, et la menace de chute si tes roues sur les coques venaient à glisser, tu t'imagines tomber dans ce sol morbide t'enfoncer dans ce poison poisseux. Ne pas dépasser le noyer, ne pas venir nourrir de ton cadavre cet engrais mortel.

C'est juste après qu'il y a le centre du Village. Angle droit des deux routes qui font quatre rues, centre de gravité qui pose le Village, le situe sur la carte comme un repère, une organisation du monde, l'origine même du monde orthonormé : un nombre de degrés d'une route par rapport à l'autre (quatre-vingt-dix), un point central placé à la règle et voilà : le Village existe. Une route principale est-ouest, ta rue nord, et puis le sud, tu sais que ce croisement, reconnaissable sur toutes les cartes à partir d'une échelle suffisante, est le centre géographique du Village, le Village est fixé à la terre par ce point, la Terre entière sans doute fixée par ce point, puisque c'est d'ici que ta vie, toute vie,

l'Univers, commence. Tu ometts de signaler que ce centre est exact seulement si l'on retire le cimetière du plan.

Aucune maison contre ce centre. Quatre carrés de pelouse forment une place aérée, repoussent les cours des premières maisons sous quelques arbres épars dans cette clairière et, sur une de ces pelouses, le parvis de l'église, bâtiment de briques et d'ardoises, reconstruction « d'après-guerre » (ce qui veut dire la Grande) et sur la pelouse d'en face, autre côté de la rue principale, une butte triangulaire, visuellement mont de Vénus rarement tondu et toujours hérissé d'un crucifix métallique et de six platanes où des ébats mal dissimulés restent dans les mémoires – avant la pelouse et les sages platanes c'était fouillis de ronces, fougères, sureaux, pieds de groseilles et de framboises, un noisetier rasant et des herbes hautes, et avant cela encore, quand le lieu était entretenu et qu'un curé passait plus d'une fois par mois puisqu'il vivait au Village, c'était une motte de terre et de fleurs : qui s'en souvient ? Tu connais l'histoire, tu connais les protagonistes et

les enfants bâtards qui furent conçus là, portant le temps de leur enfance ici l'injure sur leur front. Pour eux, plus tard, une politesse, avec les années, prit le dessus, avec une autre histoire du calvaire remplaçant la leur, après des décennies : l'histoire du corbeau abandonné qui, lâché d'on ne sait quel nid, avait claudiqué jusque-là, élu résidence en ces ronciers, y caquetant ainsi que les poules de la ferme du maire, qui vivaient un peu partout de leur basse-cour à la route et dans d'autres cours voisines, et qui l'avaient, disait-on, recueilli et élevé, et dès lors la question fut de savoir s'il s'accouplait avec des poules ou des corbeaux et d'en rire et de ne pas en vouloir à ce corbeau et même de le trouver fort d'avoir vécu ainsi, avec cette langue apprise, d'être devenu à la fois une poule et un corbeau.